

LES SOIRÉES

Sous aucun prétexte, si votre appartement n'est pas assez grand, ne donnez de soirées. Il n'est pas charitable d'engager les gens à venir s'étouffer chez vous, ou à venir n'y pas danser. Lorsqu'il faut descendre tout son appartement, enlever les portières et les plus gros meubles, supprimer les lits et se condamner à dormir le reste de la nuit sur un canapé, il vaut mieux ne pas pratiquer une hospitalité qui devient un supplice pour soi et pour les autres.

Lorsque vous avez pris cette grande résolution de donner une soirée, veillez à la propreté de votre demeure et rangez toutes choses avec soin. La poussière des tapis salit terriblement les jupes des femmes : songez aux autres, mais songez aussi à vous en rangeant les papiers qu'on laisse parfois traîner sur un élégant bureau. Je ne voudrais pas médire de vos invitées, mais il y en a qui aiment à jeter un coup d'œil indiscret sur les lettres mal gardées.

Chauffez l'appartement le matin : quelques charbons à demi-éteints suffiront à la soirée, car l'on étouffe dès qu'on est un peu nombreux. Les trop grands feux ont des dangers avec les robes de tulle et de mousseline, et une pauvre valseuse n'a pas envie de finir sur quelque bûcher moyen âge. Je recommande le luxe de l'éclairage : des lampes à globes et surtout un nombre infini de bougies. Qu'elles soient bien assujetties dans les lustres, car recevoir de la cire fondue et brûlante sur la tête ou les épaules est un de ces accidents qui arrivent trop souvent dans le monde. Apprêtez les tables de jeu avec des cartes neuves. Le whist a de grands attrait pour la vieillesse et pour les personnages graves qui ne peuvent danser.

Causez avec les mères, faites-les causer entre elles en les présentant. Sauf, bonjour, bonsoir et une vingtaine de mots, on est bien impoli, bien indifférent pour les vieilles femmes aujourd'hui. Et elles ont parfois plus d'esprit que les jeunes. Occupez-vous surtout de ceux qui ne sont plus acteurs dans le monde, mais spectateurs, car ils peuvent s'y ennuyer. La jeunesse saura bien s'amuser toute seule. Causez avec chacun de vos invités, trouvez des sujets de conversation quand même. Une maîtresse de maison n'est pas chez elle pour s'amuser. Cela a été dit souvent, avec vérité. Cela n'est que trop certain. Fait-on de la musique, il faut que la malheureuse signifie aux bavards de se taire, et cela gracieusement ; le morceau entendu, il faut qu'elle complimente l'artiste ou l'amateur qui vient de l'exécuter. Il ne faut pas adresser le même genre de compliment aux artistes, très-susceptibles, et qui, même payés, aiment un peu d'encens. Il faut que la maîtresse de maison accompagne les chanteurs, si cela est en son pouvoir, qu'elle joue au piano la première contre-danse, qu'elle y revienne plusieurs fois dans la soirée. Enfin, elle doit faire briller les talents, les toilettes, la personnalité de ses amis, et s'effacer autant que possible.

LA MÈRE DE FAMILLE

Donnez des oignons aux enfants.—Une mère écrit ce qui suit : « Une fois par semaine, sans y manquer, et généralement quand nous avions un morceau de viande froide, je donnais à mes enfants un diner auquel ils faisaient grand honneur, et dont ils attendaient impatiemment le retour. C'était un plat d'oignons bouillis. Les petits ne savaient pas qu'ils prenaient alors la meilleure des médecines pour chasser un mal dont presque tous les enfants souffrent : les vers. Je crois que les miens n'en furent sauvés que grâce à ce remède seul. Je les encourageais à manger, avec le pain et le beurre, non seulement des oignons, mais aussi des *civets*, et dans ce but ils avaient beaucoup de *civets* dans leur jardin. C'est un médecin qui m'avait enseigné l'usage des oignons bouillis, comme un spécifique pour le rhume d'estomac ; lui-même ne savait pas alors qu'ils étaient bons pour aucune autre maladie. »

Cuisson des légumes.—Les fèves, pois, etc., en un mot tous les légumes secs, jouent un rôle important dans la nourriture des familles laborieuses, depuis la saison actuelle jusqu'au retour des légumes verts. Ces légumes forment une nourriture substantielle et très-saine, mais à une condition d'une cuisson parfaite : car, très-souvent, au bout de plusieurs heures d'ébulli-

tion, on n'obtient pas le degré de cuisson nécessaire.

Pour obtenir cette cuisson en deux heures, plongez dans l'eau de cuisson un petit sachet de linge, contenant de la cendre de bois à raison de 3 d'once par pinte d'eau. On aura ainsi des aliments bien cuits, très-savoureux, et d'une digestion plus légère que par le procédé ordinaire. — *C Gazette des Campagnes.*

Qualité des diverses viandes de boucherie.—Voici quelques indications qui permettent aux ménagères d'apprécier la nature et la qualité des diverses viandes de boucherie :

La viande de bœuf se compose de fibres larges d'un rose foncé et marbré ; les os en sont arrondis, épais et d'un blanc jaunâtre.

Un rouge pâle caractérise la viande de vache, dont le tissu est fin et lâche, et dont les os sont minces et plats.

Dans la viande de taureau, on ne trouve point le marbré de la viande de bœuf. Le tissu cellulaire en est plus grossier, d'un rouge brun et dur au toucher ; sa graisse jaune exhale une odeur forte particulière et qu'on ne saurait reconnaître des qu'on l'a constatée une fois ; enfin les os, volumineux, dépassent en solidité les os du bœuf et de la vache.

Pour réunir les qualités qu'on lui demande, la viande de mouton doit être cramoisie et entourée d'une graisse blanche peu abondante.

Quant à la viande de veau, évitez de l'introduire dans votre ménage si elle vous paraît sans consistance, d'un blanc verdâtre, d'une graisse grisâtre, si elle devient collante et savonneuse sous les doigts et y adhère, et surtout les os en sont spongieux, presque flexibles, et s'ils contiennent, au lieu de moelle, une sorte d'huile. Il faut, pour qu'elle fournisse un aliment sain, que sa chair soit d'un rose tendre, résistante au toucher et entrecoupée d'une graisse blouissante de blancheur.

PARCI PAR-LÀ

LE JUGE COUNSOL.—Nous apprenons avec plaisir que Son Hon. le juge Counsol est complètement remis de sa maladie, et qu'il pourra avant peu vaquer à ses occupations.

Plusieurs de ceux qui ont trouble les processions du jubilé, à Toronto, dans le mois d'octobre dernier, doivent subir leur procès ces jours-ci.

St. Jean, N.-B.—La goélette F. E. Seammell, de St. Jean de Terre-neuve, en destination de ce port, a fait naufrage près de Beaver Island, N.-E. L'équipage est saut.

La Reine d'Angleterre doit visiter le duché de Saxe-Cobourg-Gotta, en vue, dit-on, d'un mariage entre la princesse Béatrice et un prince allemand.

VISITEURS DISTINGUÉS.—Son Excellence le gouverneur-général et la comtesse Dufferin arriveront à Montréal le 31 janvier et y demeureront quelques jours. Ils seront accompagnés de deux aides-de-camp et de leur suite ordinaire. Des appartements ont été retenus pour eux au St. Lawrence Hall.

BRULÉ VIF.—Le coroner d'Arthabaska a tenu une enquête à St. Julie, sur le corps d'un jeune enfant de 2 ans et 5 mois, mort par suite d'horribles brûlures. La mère, madame Jacques Caron, en frais de laver son placier, avait placé un chaudron rempli d'eau bouillante près du poêle. L'enfant eut peur d'un morceau de bois qui tomba par terre du tas où il se trouvait, et en voulant se sauver, se heurta au chaudron dans lequel il tomba. Il ne survécut qu'une journée et demie à ses brûlures.

AVENTURIERS ET CORSAIRES

LE GAOULÉ

XVI

(Suite.)

Ils regardèrent à travers les fissures des planches et virent s'avancer le cortège avec le palanquin dans lequel se trouvait Antillia, sur qui le *boyz* carabé veillait avec un soin tout paternel. La troupe s'arrêta ; les aboiements incessants du chien, la leur rougeâtre et l'épaisse fumée des flambeaux de résine, qui s'élevaient en tourbillonnant au-dessus des planches, avertirent les Carabes de se tenir sur leur garde. Le *boyz* fit quelques pas en avant et cria :

— Nous sommes des amis, et nous ramenons à son frère une fille des blancs.

Les deux géoliers enchainèrent le chien, franchirent la palissade et allèrent au-devant du *boyz*, qui, enapercevant le cadavre de Macandal, poussa un cri de désespoir.

Antillia vint presser la main du mulâtre.

— Qui l'a tué ? demanda-t-elle.

— Nous, répondirent les géoliers ; et ils racontèrent l'arrivée des deux chefs marrons à Saint-Pierre, leur emprisonnement, l'évasion de Macandal et le triste dénouement de ce drame.

— Vous avez tué l'ami des blancs, dit le *boyz*, et les blancs lui faisaient une guerre injuste.

— Ramenez-moi promptement chez mon frère, dit Antillia en cachant son visage pour pleurer.

Les Carabes partirent au pas de course, et arrivèrent à la pointe du jour sur l'habitation d'Henri qu'ils trouvèrent déserte.

Le départ de Macandal pour le camp de Fabulé, la lutte entre les deux chefs marrons, le dénou-

ment sanglant que nous avons raconté dans le précédent chapitre, avaient coïncidé précisément avec la visite d'Henri au camp du mulâtre et avec l'arrivée de madame de Saint-Chamans à Fajoupa de Maubrac.

Ce chaste-croisé de tous nos personnages explique les événements que nous avons racontés et ceux que nous allons raconter.

Henri, grâce à la parfaite connaissance que possédait Maubrac des chemins de la montagne Pelée, où celui-ci s'était souvent aventuré pour aller fraterniser avec les nègres marrons, Henri, dis-je, put arriver facilement au campement de Macandal, en évitant de traverser les lieux où le combat était engagé. L'entrée d'Henri et de Maubrac dans le camp fut une surprise pour le bataillon noir qui, se croyant envahi par les troupes, poussa des clameurs et se prit à fuir en abandonnant les armes.

— Macandal ! où est Macandal ? criait Henri, en arrêtant dans leur fuite les nègres qui se trouvaient le plus près de lui, je veux lui parler, je veux le sauver !

— Arrêtez donc, régiment d'imbéciles, hurlait Maubrac. M. d'Autanne et moi, nous sommes des amis et nous vous apportons la paix et notre amitié. Vous voyez bien que les troupes du roi ne bougent pas de leur position. Où est Macandal ?

Le calme se rétablit. Les nègres se rangèrent autour des deux colons, avec timidité d'abord, puis peu à peu avec confiance. La vieille mère de Macandal s'avança, et tombant à genoux devant Henri en lui pressant les mains :

— Maître, dit-elle, qu'est-ce que Macandal a donc fait aux *blancs* (aux blancs), que M. Du Buc est à la tête de ceux qui poursuivent mon fils ?

— Calme-toi, répondit Henri, c'est une erreur, une infamie et une trahison qui ont mis les colons à la poursuite de Macandal. On l'a accusé de deux crimes dont Fabulé est l'auteur. Je viens pour sauver Macandal et pour proclamer son innocence devant les colons. Où est ton fils ? Appelle-le, amène-le ici... que je lui serre la main.

— Macandal ! fit la vieille négresse en se prosternant la face contre terre, Macandal est allé demander assistance à Fabulé.

Le malheureux ! Fabulé va le tuer !

La vieille négresse poussa un cri déchirant et tomba évanouie aux pieds d'Henri.

M. d'Autanne, murmura Maubrac qui n'oubliait point le but principal de sa mission, pendant que vous allez vous rendre auprès du gouverneur pour arrêter les attaques de ce côté, moi je conduirai Dubost à madame de Saint-Chamans ; faites-nous rendre votre prisonnier.

Henri réclama Dubost ; mais on lui annonça que, dès le premier combat, le prisonnier était parvenu à s'évader. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Maubrac, qui comprit mieux qu'Henri toute la gravité de cette évasion. Dubost, altéré de vengeance, devait, s'il avait pu gagner Saint-Pierre, y avoir ému la population contre la comtesse, en confirmant les terribles révélations que celle-ci avait tant d'intérêt à tenir secrètes.

Pendant que Henri organisait les nègres marrons pour rejoindre les blancs et marcher avec eux contre Fabulé, Maubrac avait disparu, et avait repris le chemin de Saint-Pierre où Dubost était en effet arrivé, et où il avait proclamé la honteuse origine de la prétendue comtesse de Saint-Chamans.

Les négociants qui lui avaient fait de si considérables avances d'argent les voyaient perdues ; tous ces gentilhommes mystifiés, toutes ces femmes humiliées, toute cette population enfin rançonnée, bafouée, tyrannisée par cette fausse grande dame tombant de son piédestal, poussa un seul et même cri de vengeance.

Par une providentielle coïncidence, un navire, arrivé dans l'après-midi, avait apporté des lettres qui confirmaient toutes les révélations de Dubost, racontaient l'origine de madame de Saint-Chamans et les excuses de ceux qui avaient involontairement aidé à cette mystification. Le maréchal d'Estrées accusait M. de Lamoignon d'avoir surpris sa bonne foi, et prévenait le marquis de la Varenne des projets complotés entre le président et la comtesse en faveur de Clermont, dans le but de s'emparer de la colonie.

La populace s'était portée en masse sur la maison de Claudine, et l'avait démolie après en avoir incendié le luxueux mobilier.

Maubrac entra dans Saint-Pierre au moment même de ce soulèvement général. Reconnu par quelques personnes, il fut obligé de se frayer un passage l'épée à la main, et gagna Fajoupa où sa sœur attendait avec impatience l'arrivée de Fabulé, qu'elle s'étonnait de n'avoir point vu répondre à son appel. Elle ignorait qu'à ce moment-là Fabulé était déjà emprisonné avec Macandal.

Maubrac lui raconta la fuite de Dubost et les événements qui se passaient à Saint-Pierre.

— Nous n'avons qu'une chance de salut, lui dit-il, c'est de nous réfugier auprès de Fabulé, et de nous défendre avec lui jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

— Partons ! répondit la comtesse en s'enveloppant dans sa mante.

Il y avait dans son geste, dans son regard, dans son accent une résolution qui fit frissonner Maubrac.

— Partons ! répéta celui-ci, et prenant sa sœur entre ses bras, il l'entraîna au milieu des bois.

— Marchons vite, mon frère ; il me semble toujours que ces damnés colons sont à notre poursuite ! O ! maudit Dubost ! maudit Du

Buc ! N'avoir pu les tuer ni l'un ni l'autre assez à temps !

Claudine rugissait en prononçant ces dernières paroles. La difficulté des chemins et la fatigue ne l'arrêtaient pas ; elle marchait toujours, haletante, épuisée, trouvant de nouvelles forces dans le but qu'elle poursuivait.

Par moment elle s'écroulait avec un accent de rage, sans interrompre sa course :

— Oh ! qu'ils tremblent, ces colons, quand ils verront tomber comme une avalanche sur leur ville et sur leurs propriétés, les nègres conduits par moi, et toi aussi à leur tête, n'est-ce pas, Maubrac ? Et cette Antillia, je l'entrainerai entre mes dix doigts ! Ce sera ma première victime.

Claudine et Maubrac pénétrèrent dans le camp, à peu près en même temps qu'y arriva le nègre qui avait aidé Macandal dans sa lutte contre Fabulé. Ils apprirent à la fois ce lugubre incident qui déjouait leurs projets, et aussi la fuite d'Antillia. Tout semblait échapper du même coup à Claudine. Un instant elle perdit courage et espoir, et tomba dans un sombre abattement.

Le récit du nègre complice de Macandal avait vivement impressionné ses compagnons : ils comptaient sur le retour de Macandal pour prendre le commandement de leur bande, et sans savoir précisément à quelles conquêtes le mulâtre pouvait les conduire, ils entrevoyaient des entreprises nouvelles et extraordinaires.

— Ceux-là encore nous échapperont, murmura Claudine en joignant les mains de désespoir.

— Non, reprit Maubrac que son sang-froid n'avait point abandonné, et, attirant à l'écart sa sœur que les nègres commençaient à regarder avec défiance : rappelle ton courage, Claudine, lui dit-il ; tu sais bien le serment que Fabulé a fait jurer, dans mon auberge, aux marrons qui l'accompagnaient...

— C'est vrai, dit Claudine en se ranimant.

— Eh bien, l'heure est venue d'invoquer ce serment. Tu vois bien que ces bandits-là ne demandent que combats et pillages...

— Après !

— En vérité, ma sœur, je ne te reconnais plus ! Qu'as-tu donc fait de ton énergie et de ton intelligence ? Ces nègres ne t'avaient-ils pas juré de l'obéir comme à Fabulé lui-même ?

— Oui.

— De te suivre partout ; de marcher où tu leur dirais d'aller !

— Oui ! oui !...

— Eh bien ! Claudine, nous sommes perdus, tu le sais bien ; il faut donc jouer nos dernières ressources plutôt que de risquer une mort honteuse et de tomber dans le piège de la vengeance des colons.

— Que comptes-tu faire ? demanda Claudine.

— Viens, et rappelle à ton secours toute ton énergie.

Maubrac, prenant sa sœur par le bras, la conduisit, au milieu du groupe des nègres qui délibéraient sur la conduite à tenir en l'absence de leur chef, dont ils ignoraient le sort, et dans l'attente de Macandal qu'ils souhaitaient de voir revenir.

— Mes amis, dit Maubrac, est-ce que vous songez à demeurer dans l'inaction où vous voilà, pendant que la colonie est en feu, pendant que les blancs d'un côté et vos camarades de l'autre, sont sous les armes ? Que vous manquiez-il pour vous décider à prendre parti dans cette mêlée qui se prépare ? Un chef, n'est-ce pas ?

— Oui ! oui ! cria toute la bande.

— Vous n'avez pas l'intention, n'est-ce pas, de vous mettre du côté des colons pour exterminer la troupe de Macandal ? Elle est composée de vos frères, des nègres comme vous, comme vous des ennemis et des martyrs des créoles.

— Hourrah ! hurlèrent les marrons en brandissant leurs *bangalas*.

— Eh bien, le chef qui vous manque, le voici ! et Maubrac poussa Claudine au milieu du groupe. Cette dame, reprit-il, est la comtesse de Saint-Chamans, l'ancienne amie du gouverneur. Elle est connue de quelques-uns de vous, de toi, fit Maubrac, en s'adressant à un des nègres, et de toi aussi, en interpellant un second. Vous étiez avec Fabulé dans mon auberge une nuit que la comtesse s'y trouvait. Fabulé vous a ordonné de la reconnaître et de lui prêter secours en toutes occasions. Vous êtes tombés à ses pieds et vous lui avez juré que vous lui obéiriez comme à votre capitaine. Vous en souvenez-vous ?

— Oui ! oui !

— Cette dame, qui est l'amie des nègres et l'ennemie des colons, vous demande de marcher au secours du camp de Macandal, que les créoles veulent détruire. Elle vous promet le pillage des habitations.

— Hourrah pour la comtesse !

Un formidable cri avait répondu à l'appel de Maubrac. Claudine, émue et électrisée à la fois par l'allocution de son frère, comprenant enfin le parti qu'il y avait à tirer de la situation désespérée où elle se trouvait, saisit d'une main ferme l'épée de Maubrac :

— Aux armes ! cria-t-elle, et en route, mes amis !

— Vive le capitaine-comtesse ! hurlèrent les nègres, qui saisirent Claudine dans leurs bras et la portèrent en triomphe.

La troupe, armée de mousquets, de *bangalas*, d'arcs et de flèches carabes, se mit en marche, guidée par Maubrac qui la conduisait résolument à la rencontre des colons.

XAVIER EYMA.

(A continuer.)